

---

## Section thématique

### Introduction à la Montréalologie

Martha Radice *Dalhousie University*

---

**M**ontréal a toujours été une ville de rencontres avec la différence – et cela fait longtemps qu'on l'imagine et l'étudie dans cette dimension. La deuxième métropole du Canada a non seulement une population très diversifiée, mais aussi un contexte culturel et sociopolitique unique à cause de la dynamique complexe des relations majorité-minorité entre le Canada et le Québec. De plus, avec quatre grandes universités et plusieurs autres plus petites, Montréal génère une quantité significative de recherche sociale, dont une partie porte sur la ville elle-même. La présente section thématique interdisciplinaire amène en dialogue le travail de plusieurs « Montréalologues » – des universitaires de divers domaines engagés dans des recherches à long terme dans et sur Montréal. En amenant le foyer sur une ville vue de différents angles, cette section thématique offre une solide contribution à la recherche sociale urbaine au Canada. Mais elle vise aussi à stimuler des réflexions épistémologiques sur les façons dont l'objet d'étude donne forme à la recherche et vice-versa. Plus spécifiquement, la section thématique dépasse son sujet pour conduire une interrogation critique sur comment la réalité sociale de la ville, les images de la ville et la recherche sur la ville s'influencent mutuellement. En ce sens, elle donne suite à la discussion lancée dans l'édition 50(2) d'*Anthropologica* quand Alan Smart, rédacteur invité d'une section thématique sur l'anthropologie urbaine, avait lancé aux anthropologues le défi de revitaliser leur engagement thématique et substantif avec les réalités et perspectives urbaines (2008: 211).

Alors que la section thématique de Smart se concentrait sur l'économie politique urbaine, la présente section met plutôt l'accent sur l'expérience, la représentation et l'organisation de la diversité culturelle urbaine. Elle trouve ses origines dans une session exécutive organisée pour le congrès annuel de l'Association américaine d'anthropologie (AAA), tenue à Montréal en 2011<sup>1</sup>. On ne pouvait certainement pas laisser passer une telle occasion d'organiser une « vitrine » des projets de recherche à long

terme dont l'objet et le contexte d'étude étaient Montréal, pour les milliers d'anthropologues qui s'y trouveraient réunis. Les cinq panélistes étaient les auteurs dont nous publions aujourd'hui les travaux : la sociologue Annick Germain, l'historien Steven High, la sociolinguiste Patricia Lamarre et les anthropologues Deirdre Meintel et Géraldine Mossière. Même s'ils se connaissaient mutuellement par leurs travaux, il s'avéra que c'était la première fois que les cinq partageaient une tribune. Helen A. Regis, une anthropologue qui travaille sur la race, l'espace et les politiques de la représentation à la Nouvelle-Orléans a commenté les communications devant l'AAA. Dans le présent numéro, Pierre Fillion, professeur d'urbanisme à l'université de Waterloo, propose un commentaire, s'interrogeant sur les types de Montréalologie mis en œuvre dans chaque article.

## Décrire la ville

La diversité socioculturelle de Montréal s'inscrit dans une longue histoire. Située en territoire iroquois, l'île de Montréal a aussi été fréquentée par les Hurons, les Stadaconéens, les Algonquins et d'autres nations autochtones. Un éphémère poste de traite (1611), témoin du passage de l'explorateur Samuel de Champlain, a laissé des traces sur l'île où un petit groupe de colons français allait fonder la colonie missionnaire de Ville-Marie en 1642. Après la conquête de la Nouvelle-France par les Britanniques en 1759, des immigrants venus des îles britanniques s'installèrent à côté des habitants français – bien que ces derniers aient toujours été plus nombreux que les premiers, sauf durant le quart de siècle entre 1835 et 1860 (Linteau 1982) – tandis que la croissance de la ville en faisait la capitale commerciale et industrielle du Canada. À partir des années 1880 et jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, des Allemands, des Ukrainiens, des Afro-Américains, des Chinois et des Juifs Ashkénazes ont immigré vers la ville, suivis de plusieurs vagues en provenance d'Europe du sud. Depuis les années 1970, le paysage de la ville a été modifié par la « nouvelle immigration » (Germain et Rose 2000), en provenance d'Afrique, d'Asie, des Antilles, d'Amérique latine, et du Moyen-Orient – spécialement de pays où le français joue un rôle important comme langue première ou seconde, comme Haïti, le Liban, le Vietnam et l'Algérie, et récemment de pays européens comme la France et la Roumanie. Entre-temps, la prospérité industrielle de Montréal a décliné à mesure que le centre économique du Canada se déplaçait vers l'Ouest, tandis que la Révolution tranquille donnait au français et aux Québécois francophones un rôle prépondérant en politique. La nouvelle immigration a rendu la ville encore plus diversifiée sur les plans ethnique, culturel, linguistique et spirituel. Les

canaux d'immigration empruntés par les nouveaux venus, de même que leur sort une fois établis, sont tout aussi diversifiés, de telle sorte qu'ils engendrent un large éventail de circonstances socio-économiques. On peut facilement défendre que Montréal représente un exemple de ce que Steven Vertovec a nommé la « super-diversité », un terme frappé pour décrire comment la langue, la religion, les canaux d'immigration, les statuts d'immigration, le sexe, l'âge, la dispersion ou la concentration résidentielle et les attachements transnationaux s'entrecroisent pour produire « une diversification de la diversité » (2007:1025).

Il existe plusieurs niveaux de lecture possibles pour saisir la signification des contributions à la Montréalologie réunies ici. À un certain niveau, elles décrivent et rendent compte de certaines dimensions de la super-diversité de Montréal, ou en d'autres termes, de la production de la différence : dans les espaces publics et dans la vie de quartier ; dans les pratiques langagières ; dans les histoires de vies imbriquées dans le tissu urbain ; et dans la religion et la spiritualité. Puisant dans de nombreuses années de recherche avec ses collègues de l'Institute de la recherche scientifique (INRS) Urbanisation Culture Société, la sociologue Annick Germain attire notre attention sur la mixité sociale de Montréal, et l'absence relative de ségrégation entre les Montréalais de différentes souches socioéconomiques et ethnoculturelles, au niveau du contexte de voisinage. On peut mesurer le mélange selon les lieux de résidence, mais on peut aussi l'observer dans les espaces publics, ce qui n'est pas généralement le cas dans les villes paradigmatiques des études urbaines interdisciplinaires.

La mixité sociale de Montréal se traduit dans un mélange linguistique fascinant. Comme on peut l'entendre dans le transport en commun, les conversations changent souvent de langue au beau milieu d'une phrase – et les langues utilisées ne sont pas seulement le français et l'anglais. Patricia Lamarre, sociolinguiste, utilise des méthodes ethnographiques réflexives, centrées sur l'individu, pour étudier la vie langagière de jeunes Montréalais multilingues, se mettant à l'écoute de leur utilisation des langues et d'expressions de leur identité linguistique dans la vie quotidienne. Elle cherche à découvrir quand et où ils utilisent chaque langue, et pourquoi, et sous quelles conditions ils conversent en utilisant une, deux ou plusieurs langues. Les participants à la recherche démontrent une grande flexibilité quand il s'agit de s'adapter aux compétences linguistiques de leurs interlocuteurs, de même qu'aux normes langagières en vigueur dans divers contextes – tandis qu'ils résistent à la pression de devoir s'étiqueter comme francophones, anglophones ou locuteurs d'une autre langue.

Parmi les près de 20 pour cent de Montréalais qui sont nés hors du Canada, une proportion importante est arrivée après avoir connu des expériences de violence de masse. Steven High, historien, nous présente le projet *Histoires de vie Montréal* ([www.lifestoriesmontreal.ca/fr](http://www.lifestoriesmontreal.ca/fr)), qui a rassemblé plus de 400 entrevues de récits de vie de Montréalais qui ont été déplacés à cause de génocides, de guerres et d'atrocités au Rwanda, au Cambodge, au Congo, en Amérique latine, en Haïti et lors de la Shoah. Ne se contentant pas de rassembler les témoignages, les membres du projet ont consacré beaucoup de temps et de ressources à rendre ces récits accessibles, puisant dans leur substance pour créer du matériel pédagogique, des performances dramatisées, des films documentaires et des productions multimédias numériques. Dans l'article, High décrit un audioguide d'accompagnement d'un parcours autonome créé par des membres de la communauté rwandaise pour commémorer le passé dans leur nouvelle ville. Au fil de l'itinéraire piloté par l'audioguide, les marcheurs parcourent les étapes d'une procession commémorative annuelle tout en écoutant les histoires de six Montréalais d'origine rwandaise. High écrit : « Nous voulions que les marcheurs sentent qu'ils sont accompagnés par la communauté rwandaise ».

Alors que High s'intéresse à un mécanisme d'interaction entre une communauté et l'ensemble de ses concitoyens montréalais, les anthropologues Deirdre Meintel et Géraldine Mossière décrivent les multiples cheminements religieux et spirituels suivis par des Montréalais de toutes origines. L'Église catholique québécoise a rapidement perdu le contact avec la ferveur populaire dans les années 1960, mais beaucoup d'(ex-) catholiques recherchent encore des « outils de transcendance » pour les mettre en lien avec le sacré et faire face aux défis du quotidien. Alors que certains se convertissent à l'islam ou à des cultes évangéliques, d'autres plongent plus ou moins profondément dans des courants spirituels moins formels. Mossière et Meintel comparent le paysage religieux montréalais avec des tendances présentes dans d'autres villes canadiennes et nord-américaines, soumettant l'hypothèse que des facteurs historiques et sociaux ont favorisé le développement d'un « cosmopolitisme religieux » unique dans la ville.

## Imaginer la ville

Les auteurs de ces articles travaillent tous sur la diversité sociale de Montréal et sur l'impact de cette diversité sur des aspects comme les politiques, la mémoire, l'imagination ou les événements quotidiens ou extraordinaires de la vie urbaine. Cela nous amène à un autre niveau de la contribution collective des articles : ils demandent

si la représentation de Montréal comme siège d'une certaine diversité n'aurait pas d'effet sur la production et la performance de cette diversité. En d'autres mots, comment l'imaginaire et les images populaires de la ville influencent-ils les façons d'interagir avec celle-ci ? L'article de High, par exemple, suggère qu'en suivant littéralement pas à pas les itinéraires dans la ville d'individus ou de groupes sociaux spécifiques – les résidents d'un quartier en mutation, ou la « congrégation temporaire » (Jensen 2010) réunie par une ligne d'autobus urbain – les Montréalais (et les visiteurs) peuvent reconnaître et interagir avec les multiples « paysages mémoriels » qui se sédimentent sur la ville. Les nouvelles technologies numériques peuvent être utilisées dans la médiation de rencontres interculturelles dans des approches créatives et étonnamment intimes. Caractère frappant du parcours commémoratif rwandais *Une fleur dans le fleuve / A Flower in the River*, l'audioguide évoque des événements qui se sont produits de l'autre côté du monde, et pourtant, en dépit de cette portée intercontinentale, la commémoration s'ancre à Montréal dans des objets particuliers rencontrés le long de l'itinéraire.

De la même manière, l'article de Lamarre démontre la complexe interdépendance entre l'espace et le discours, le lieu et la parole. Au lieu de ne dépendre que de facteurs personnels comme l'ethnicité ou la facilité à parler une langue, le choix linguistique est aussi fortement influencé par les représentations que se font les individus à propos des lieux où ils parlent et des personnes avec qui ils parlent. Par exemple, le français est la langue « sûre » à utiliser par défaut au dépanneur, à moins que l'on soit certain que le quartier comporte un nombre significatif de résidents anglophones. Les choix linguistiques à Montréal sont souvent chargés d'enjeux sociaux et politiques et sont fortement conditionnés par des perceptions de lieu et d'espace ainsi que par la reconnaissance stratégique de ce qu'il convient de faire selon les contextes. Cela dit, Lamarre nous rappelle que ces choix peuvent également relever d'une approche ludique.

Meintel et Mossière montrent que le pluralisme spirituel de Montréal a en quelque sorte la capacité de se perpétuer : c'est comme si le paysage religieux diversifié de la ville fournissait en même temps une carte spirituelle à ses habitants. Les participants à la recherche, qu'ils soient immigrants ou nés au Canada, semblent avoir « une grande mobilité religieuse », expérimentant des pratiques spirituelles nouvelles ou multiples, avec ou sans conversion. Les auteurs identifient une certaine ouverture au pluralisme religieux, non seulement au niveau individuel mais aussi au niveau collectif, qu'on trouve même inscrite dans des espaces tels que le parc du Mont-Royal. Le large

éventail des ressources religieuses visibles dans la ville offre de nombreux choix possibles aux citoyens.

Les recherches d'Annick Germain au fil des ans ont beaucoup porté sur les perceptions des différences ethniques chez les Montréalais et l'expression et les conséquences de celles-ci dans la vie quotidienne. Un des projets de recherche qu'elle présente dans son article faisait intervenir un exercice dans lequel des responsables d'organismes communautaires prenaient le temps de réfléchir à leur propre travail auprès des jeunes et de leurs familles vivant en HLM (habitations à loyer modique, ou logement social subventionné), qui sont pour la plupart immigrants ou issus de l'immigration récente. Les travailleurs communautaires décrivaient l'équilibre périlleux qu'ils doivent atteindre entre, d'une part, la possibilité de lancer des ponts pour permettre aux jeunes de sortir de ces espaces étroitement délimités pour aller vers le reste de la ville, et d'autre part, la capacité de fermer la porte sur l'extérieur pour favoriser le développement de liens sociaux et d'identités locales solidaires au sein des HLM. Cela met en lumière le devoir imposé aux groupes stigmatisés de gérer la perception des autres de leurs différences, de leur identité étiquetée au cours des maintes interactions de la vie quotidienne (voir aussi Howarth 2002). L'article de Germain, comme ceux des autres, interroge ainsi la relation entre les diversités réelle et imaginaire de la ville.

## La recherche et la ville

Finalement, les articles offrent des réflexions critiques sur l'interaction entre la ville proprement dite et ses représentations issues des sciences sociales. Quelles différences sont soulignées, lesquelles demeurent dans l'ombre et lesquelles sont effacées, alors que les chercheurs en sciences sociales cartographient la ville ? Germain montre que ces chercheurs peuvent avoir un véritable impact sur les politiques sociales de la ville : dans le cas présent, une relation à long terme entre les chercheurs en études urbaines et les décideurs et intervenants de la ville donne lieu à des politiques relatives au logement et à la prestation des services publics influencées en grande mesure par la recherche et l'analyse de la mixité sociale – et ces politiques influencent en retour la commande pour la recherche sociale. Cela soulève la question de savoir quelles sont les conditions qui permettent de perpétuer une telle relation. Il est évident que cela dépend d'un investissement en ressources humaines et matérielles en recherche, mais d'importance égale sont les affiliations sociales et intellectuelles, comme le fait d'offrir des programmes d'études supérieures dont les diplômés, une fois employés par les institutions de la ville, seront réceptifs, voire même demandeurs, à

l'égard des apports et des aperçus de la recherche universitaire. Le projet Histoires de vie Montréal de Steven High présente une autre collaboration exemplaire entre des personnes à l'intérieur et à l'extérieur de l'université (ou entre chercheurs professionnels et profanes). Financé par une subvention de sept ans des Alliances de recherche universités-communautés (ARUC) du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), ce projet a toujours pris au sérieux les dimensions participative et collaborative de son mandat. S'éloignant du modèle typique du devis de recherche en sciences sociales planifié d'en haut, son équipe s'est donnée les moyens d'impliquer ses divers membres dans la planification, la réalisation, l'interprétation et la diffusion de la recherche – répondant à la directive, souvent répétée mais rarement appliquée, qui appelle au « partage de l'autorité » en matière d'histoire orale.

Les représentations académiques de la ville peuvent aussi faire l'objet de contestation. Lamarre, par exemple, met en doute l'alarmisme des contributions de certains chercheurs aux débats sur la langue à Montréal. Ses résultats s'appuient sur une approche méthodologique distincte et novatrice : alors que la perspective « démolinguistique » repose sur la construction d'un sujet linguistique immobile, dénombré à son lieu de résidence et seulement en fonction de sa langue maternelle ou de la langue la plus fréquemment utilisée, Lamarre entreprend de suivre comment les individus utilisent les langues en se déplaçant dans la ville dans leurs activités quotidiennes. Meintel et Mossière révèlent que derrière l'image dominante de la société québécoise, et donc de Montréal, en voie de sécularisation croissante, de nombreux Montréalais d'origines diverses trouvent du réconfort dans leurs propres religions et pratiques spirituelles, et même dans celles des autres. Les auteurs poussent leur hypothèse plus loin, tout en relevant au passage certains contre-exemples (comme celui de catholiques locaux refusant l'offre de catholiques d'origine tamoule pour l'achat de leur église) : ceux qui sont plutôt bien « enracinés » dans leur religion – qu'il s'agisse d'une congrégation à prédominance immigrante ou « de souche » québécoise – semblent le trouver plus facile de s'ouvrir à des pratiques religieuses autres, que ceux qui ne le sont pas. À Montréal, une religiosité poreuse semble encourager le cosmopolitisme.

Pourtant, nous devrions user de retenue avant d'exalter romantiquement Montréal comme un berceau du cosmopolitisme, ce qui répondrait presque trop bien aux appels actuels à « vivre ensemble dans la différence ». Les représentations de la diversité peuvent servir à toutes sortes de fins, qui ne sont pas toujours salutaires – comme

la création et la valorisation d'une image de marque de la ville à des fins compétitives, dans le but d'attirer une soi-disant classe créative et d'autres investisseurs plus ou moins imaginaires. Une perspective exagérément glorificatrice peut également nous empêcher de constater clairement des zones de discrimination et de racisme (voir l'article de LeBlanc dans le présent numéro). Un angle mort important pour beaucoup de Montréalologues cache l'héritage du colonialisme dans la région de Montréal. Dans une certaine mesure, les relations interethniques sont assouplies et adoucies par le manque d'identification entre l'État québécois et les projets coloniaux britannique puis canadien, de même que par la conviction fortement ancrée chez plusieurs Québécois francophones blancs qu'ils sont eux-mêmes un peuple colonisé. Pourtant, cela occulte la perpétuation du caractère colonial des relations Autochtones-colons. Il est rare que l'on reconnaisse les habitants originaux de l'île de Montréal (sauf à l'occasion de crises comme celle d'Oka en 1990), tandis que les Autochtones vivant en ville sont gravement marginalisés (Jaccoud et Brassard 2003; Kishigami 2002; Kishigami 2008; Lévesque 2003). Il semble que les Montréalais comme les Montréalologues pourraient faire plus d'efforts pour promouvoir le dialogue et la réconciliation avec ceux qui se trouvaient là avant que Montréal y soit.<sup>2</sup>

## Conclusion

Ainsi, la Montréalologie n'est pas seulement l'étude d'un contexte urbain, mais aussi l'étude de la relation entre la recherche sociale et son contexte urbain. Elle soulève en fin de compte certaines questions à savoir dans quelle mesure les connaissances générées dans un contexte urbain sont transposables à d'autres. Que pouvons-nous apprendre à propos d'autres villes à partir de Montréal et de la Montréalologie ? Est-ce que l'étude de Montréal souligne surtout le caractère exceptionnel de la ville, ou produit-elle des legs scientifiques qu'il est possible de transférer ailleurs ? Le commentaire de Pierre Filion pousse l'exploration de ces questions, mais dans mon esprit, deux grands enjeux émergent des articles rassemblés ici.

D'abord, les articles soulignent l'importance d'accorder de l'attention à la mobilité, si l'on veut saisir la vie et les vies de la cité. Plutôt que d'enfermer les gens dans ces boîtes que sont leurs quartiers, religions, langues maternelles et « cultures » respectives, tous les auteurs reconnaissent que les habitants de la ville sont des créatures géographiquement et socialement mobiles – alors que certains auteurs (p. ex. Remy 1972) suggèrent que la mobilité est la caractéristique définissant l'urbanité. Cette mobilité est aussi une mobilité entre différentes

échelles, car le lieu saillant dans une situation donnée peut être d'une ampleur plus ou moins importante. Les gens se déplacent facilement, et s'identifient ou interagissent avec différents niveaux de relations sociales urbaines – la maison ou le ménage, les communautés ethniques ou religieuses, le voisinage ou le quartier, la ville tout entière, le pays, le continent, la diaspora, etc. Les articles de cette section reconnaissent tous qu'être un habitant de la ville signifie être connecté à des lieux à plusieurs niveaux, et être impliqué dans toutes sortes de réseaux. En insistant (comme l'anthropologie le fait habituellement) sur la capacité des gens à se déplacer d'un contexte à un autre, les articles nous rappellent que toutes les pratiques sociales – parler, prier, s'entendre ou pas avec ses voisins – se font en fonction des situations, et pas de catégories.

Un tel argument pourrait ressortir, évidemment, d'une série d'articles portant sur n'importe quelle ville. Par contre, ma deuxième observation tire une contribution spécifique de la Montréalologie à l'anthropologie urbaine et aux études urbaines en général. J'émetts l'hypothèse que la simple multiplicité de Montréal fait ressortir ce qui demeure souvent caché dans d'autres villes. En prenant pour exemple le travail de Lamarre, on peut présumer que les jeunes gens mélangent, combinent et jouent avec différents codes linguistiques dans n'importe quel contexte, mais le font généralement par de subtils changements de registre ou de dialecte, plutôt que de passer d'une langue à l'autre. Le multilinguisme exubérant de Montréal attire très clairement notre attention sur le fait que les pratiques linguistiques sont spécifiques à des situations données. C'est dans cet esprit que Germain (sur un ton un brin pince-sans-rire) propose Montréal comme ville paradigmatique de rechange en recherche urbaine, après les écoles de Chicago et de Los Angeles. Plutôt que de proclamer que Montréal représente un nouveau prototype de forme et de fonction urbaine, elle suggère qu'une putative École de Montréal aiderait à mobiliser l'attention des universitaires sur l'échelle « méso » des quartiers, et sur la cohabitation plutôt que sur la polarisation et la fragmentation, les thèmes qui ont prédominé en études urbaines au cours des dernières décennies. En ce sens, les forces et les spécialisations de la Montréalologie pourraient réfracter la lumière projetée sur d'autres lieux urbains selon des angles inattendus.

*Martha Radice, Department of Sociology and Social Anthropology, Dalhousie University, 6135 University Avenue, P.O. Box 15000, Halifax, Nova Scotia, B3H 4R2, Canada. E-mail: martha.radice@dal.ca.*

## Notes

- 1 Ce panel constituait la session exécutive d'inauguration du programme, et s'intitulait « *Montréalology: Traces, Tidemarks and Legacies of a Unique City of Differences* ». Merci à Sarah Green, présidente exécutive du programme de ce congrès de l'AAA, pour ses encouragements et son soutien, et à Lindsay DuBois pour avoir suggéré une animatrice nouvelle-orléanaise. Ce lien se voulait une marque d'appréciation des sessions inspirantes portant sur la Nouvelle-Orléans tenues lors du congrès de 2010 de l'AAA dans cette ville, ainsi qu'une marque de reconnaissance de ce que les deux villes ont en commun – toutes les deux étant considérées comme des villes nord-américaines exceptionnelles aux multiples inflexions.
- 2 La rareté des recherches sur les enjeux autochtones à Montréal est attribuable en partie à l'histoire du discipline, comme l'a indiqué Deirdre Meintel dans une communication personnelle. Alors que les études ethniques commençaient à se multiplier dans les années 1970, les membres des Premières Nations et les Inuits ne souhaitaient logiquement pas être perçus comme des « groupes ethniques », parce que cela aurait nié leur statut de peuples fondateurs. Au plan de la recherche, cela s'est traduit par un clivage entre les spécialistes en anthropologie des enjeux autochtones travaillant avec les Premières Nations et les Inuits, habituellement dans leurs territoires ruraux, et les spécialistes en études ethniques et en immigration travaillant sur les enjeux de relations interethniques et multiculturelles, souvent dans des milieux plus urbains. Toutefois, la production scientifique commence à refléter l'urbanisation croissante des Premières Nations et des Inuit au Canada (voir par exemple Howard et Proulx 2011, quoique ce livre ne comporte pas de chapitre sur Montréal).

## Références

Germain, Annick, et Damaris Rose

- 2000 *Montréal: The Quest for a Metropolis*. Chichester: John Wiley & Sons.

Howard, Heather, et Craig Proulx, dirs.

- 2011 *Aboriginal Peoples in Canadian Cities: Transformations and Continuities*. Waterloo, ON: Wilfrid Laurier University Press.

Howarth, Caroline

- 2002 «So, You're from Brixton?»: The Struggle for Recognition and Esteem in a Stigmatized Community. *Ethnicities* 2(2):237-260.

Jaccoud, Mylène, et Renée Brassard

- 2003 *The Marginalization of Aboriginal Women in Montréal*. Dans *Not Strangers in These Parts: Urban Aboriginal Peoples*. D. Newhouse et E. Peters, dirs. Pp. 131-145. Ottawa: Policy Research Initiative.

Jensen, Ole B.

- 2010 *Negotiation in Motion: Unpacking a Geography of Mobility*. *Space and Culture* 13(4):389-402.

Kishigami, Nobuhiro

- 2002 *Inuit identities in Montreal, Canada*. *Études/Inuit/Studies* 26(1):183-191.

- 2008 *Homeless Inuit in Montreal*. *Études/Inuit/Studies* 32(1):73-90.

Lévesque, Carole

- 2003 *The Presence of Aboriginal Peoples in Quebec's Cities: Multiple Movements, Diverse Issues*. Dans *Not Strangers in These Parts: Urban Aboriginal Peoples*. D. Newhouse et E. Peters, dirs. Pp. 23-34. Ottawa: Policy Research Initiative.

Levine, Marc V.

- 1990 *The Reconquest of Montreal: Language Policy and Social Change in a Bilingual City*. Philadelphia: Temple University Press.

Linteau, Paul-André

- 1982 *La montée du cosmopolitisme montréalais*. *Questions de culture 2 (Migrations et communautés culturelles)*. Pp. 23-53.

Remy, Jean

- 1972 *Urbanisation de la ville et production d'un régime d'échanges*. *Sociologie et sociétés* 4(1):101-119.

Vertovec, Steven

- 2007 *Super-diversity and Its implications*. *Ethnic and Racial Studies* 30(6):1024-1054.